

Jean-Guy Godin

Clinique et nœud borroméen¹

- J'interroge le nœud borroméen (« mon » nœud, dit souvent Lacan), et le nœud me répond. - C'est un mode de rapport que Lacan entretient avec le nœud : le dialogue, dans une certaine docilité. Mais une docilité qui par moments pourra se changer en résistance. - Avec le nœud, je peux dire des choses que je ne pourrais formuler autrement - dira-t-il. Et c'est notamment dans le *Sinthome*, dans le *mano a mano* avec les textes de Joyce, que le dialogue est fécond. Il en sortira ce terme qui ressemblera à un concept, « sinthome », le quatrième rond réparateur, qui restaure, rétablit une apparence de nœud borroméen, qui pourra faire passer une chaîne non borroméenne pour borroméenne. Une chaîne borroméenne ? La propriété borroméenne d'une chaîne à trois ronds est la suivante : « si on coupe un quelconque des trois ronds, les deux autres sont libres². »
Je vais prendre un certain nombre de points.

Premier point : pour opérer avec le nœud de la façon qui convienne, « il faut un peu de bêtise, il faut que vous en usiez bêtement, soyez-en dupe », nous dit Lacan, « n'entrez pas à son sujet dans le doute obsessionnel, ne chipotez pas trop³ ». On est en 1974 (*R.S.I.*). Dans *Le Moment de conclure*, on peut voir à l'opposé comment Lacan, en 1976 puis en 1977, chipotera. Pour obtenir le nœud borroméen, il faut « que le Réel en deux points surmonte le symbolique. [...] ce que j'énonce ici sous cette forme n'a rien à faire avec un surmontement au sens imaginaire, que le Réel devrait, si je puis dire, dominer, parce qu'il suffit que vous retourniez ce petit machin [le nœud] [...]»⁴. Plus on est dupe, moins on erre. « Je

¹ Intervention à la journée de travail organisée par la collection Scripta le 14 avril 2013 à Paris, sur le thème « Quelques questions sur une possible clinique borroméenne ». NDLR.

² J. Lacan, *R.S.I.*, séance du 10 décembre 1974, séminaire inédit, notes de cours. « [...] si des 3, vous rompez un des anneaux, ils sont libres tous les trois, c'est-à-dire que les deux autres sont libérés. » *Version sténo*. NDLR.

³ *Ibidem*, séance du 17 décembre 1974.

⁴ *Ibidem*, séance du 14 janvier 1975.

vous invite à répudier les hypothèses et ici à être assez bête pour ne pas vous poser de questions concernant l'usage de mon nœud. Ce n'est certainement pas à l'aide de ce nœud qu'on peut aller plus loin que de là où il sort, à savoir de l'expérience analytique. C'est de l'expérience analytique qu'il rend compte, et c'est en cela qu'est son prix⁵. »

Deuxième point : La nature a horreur du nœud, « tout spécialement borroméen. » Mais pas seulement la nature : « [...] c'est en cela que je vous repasse le machin. Le machin, ça n'est rien de moins que l'*Urverdrängt*, le refoulé originaire, le refoulé primordial⁶. » Et Lacan va mettre en relation le caractère borroméen et le refoulé primordial.

[...] je vous conseille de vous exercer avec mes deux petits machins [deux nœuds borroméens en corde]. Non pas que ça vous donnera quoi que ce soit du refoulé, puisque ce refoulé c'est le trou [le trou dans le Symbolique]. Jamais vous ne l'aurez. Mais, en route, à manipuler ce petit nœud, vous vous familiariserez, au moins avec vos mains, avec ce quelque chose auquel de toute façon vous ne pouvez rien comprendre, puisqu'il est tout à fait exclu que ce nœud vous le sachiez⁷.

Il y a l'idée qu'il y aurait à apprendre de cette topologie pour ce qu'il en est de notre refoulé. Mais l'hypothèse de Lacan consiste dans le fait qu'il y a une difficulté effective de cogiter sur le nœud borroméen, comme il dit une difficulté « [...] qui le rende comme exemple d'une mathesis manquée, [...] jamais familière⁸ ». Et c'est là que Lacan formule cette hypothèse : « Pourquoi ne pas voir dans l'aversion que ceci entraîne, manifeste, la trace de ce refoulé premier⁹ ». Autrement dit, le nœud borroméen réveillerait, rechatouillerait du refoulé, de l'angoisse, à quoi on répondrait par de l'inhibition.

Le nœud borroméen il faut en être dupe, en user comme du dispositif analytique, le faire fonctionner pour que ça ait des effets, manipuler ces petits machins, se familiariser par la main. De plus il y a cette idée de parenté entre le nœud borroméen et le refoulé *Ur*, on y réagit par l'inhibition — ces choses sont inhibées à imaginer.

Selon Lacan, dans la doctrine freudienne, les ronds sont en quelque sorte empilés. Ce qui fait tenir les trois ronds chez Freud, c'est la

⁵ *Ibidem*, séance du 17 décembre 1974.

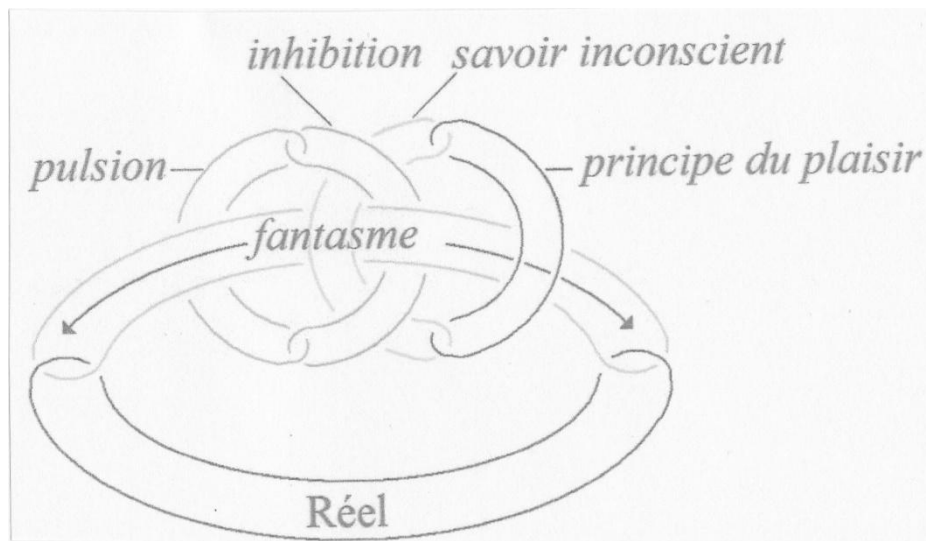
⁶ *Ibidem*, séance du 14 janvier 1975.

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*, séance du 8 avril 1975.

⁹ *Ibidem*.

réalité psychique : le rêve, le fantasme — « moteur de la réalité psychique¹⁰ ». Pourtant, Lacan produira dans *Le Moment de conclure* un nœud borroméen à six tores, trois couples de deux tores que je ne fais que mentionner : Inhibition / pulsion, Savoir inconscient / principe de plaisir, Réel / fantasme¹¹.



C'est, nous dit Lacan, une façon de représenter la doctrine freudienne quelque peu différente de cette réalité psychique.

Chez Freud, les trois (R.S.I.) ne tiennent pas. Ils sont simplement posés l'un sur l'autre. Ainsi a-t-il ajouté un quatrième rond nouant les trois consistances à la dérive. Cette quatrième consistance, il l'appelle la réalité psychique, la réalité psychique chez Freud, c'est l'Œdipe : « Freud élide ma réduction à l'imaginaire, au symbolique et au réel, comme noués tous les trois, [...] c'est par son Nom-du-Père identique à la réalité psychique, [...] c'est par cette fonction du rêve qu'en somme la fonction essentielle de donner un nom aux choses peut être restaurée¹². »

« Bon », remarque Lacan, « il se trouve que j'ai fait cette trouvaille du nœud borroméen sans la chercher bien sûr [le bien sûr fait

¹⁰ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 358.

¹¹ J. Lacan, *Le moment de conclure*, séance du 20 décembre 1977, séminaire inédit.

¹² J. Lacan, *R.S.I., op. cit.*, séance du 11 février 1975, *notes de cours*.

« [...] ce que Freud instaure [...] [c'est] le lien du symbolique, de l'imaginaire et du réel. » *Version sténo.* NDLR.

partie du *je ne cherche pas, je trouve*] [...] ça me paraît trouvaille notable de récupérer non pas l'air de Freud, mais justement son erre [...] ¹³.»

Je voudrais, dans l'erre de Freud, revenir brièvement sur un cas présentant cette fonction des rêves comme quatrième rond, qui noue les trois consistances R.S.I. Un cas où les rêves semblent avoir une fonction particulière de nouer. C'est comme un sinthome, qui réparerait, qui arriverait à restaurer l'apparence borroméenne du nœud. Il s'agit ici de rétablir l'articulation des trois consistances entre elles, et de mettre fin à la continuité de l'une avec l'autre.

Deux mots d'abord sur ce cas que j'ai déjà évoqué ¹⁴. Il s'agit d'une jeune femme qui, dans les moments de crise, se sent submergée par son corps. Il y a trop de corps, des migraines insupportables qui la tiennent immobile, allongée dans le noir, et une hypersensibilité de tout le corps. Des cauchemars qui se prolongent en délire et réciproquement. Ça se produit sur le fond d'une grande demande d'amour, de recherche d'amour. Des gestes d'attention deviennent des signes d'amour auxquels il faut répondre. Cette maladie de l'amour nous renvoie aux défaillances singulières du Nom-du-Père — ce Nom-du-Père qui commande et porte l'amour — il est condition de l'amour. Cela dénote aussi une certaine minceur du fantasme — ce « moteur [freudien] de la réalité psychique » — qui ne fournit pas l'épaisseur nécessaire à médiatiser les rapports du sujet à l'objet, du sujet à l'Autre, il y a un défaut de fixation, de fiction (les deux écritures conviennent).

Dans ce moment de travail, j'ai rencontré dans la correspondance de Freud une lettre qui venait me faire comme un écho : « le rêve corrige le délire » écrivait-il. Comment entendre cela ? Mais si le rêve fonctionne comme quatrième rond, il produit une succession de signifiants : en somme ça re-chaîne ce qui a été dé-chaîné. Le rêve reprend une série de signifiants déchaînés dans le réel et les accroche, les ordonne dans une chaîne, ne serait-ce que par l'ordre de la grammaire. La cure, par son travail, reprendra les signifiants, les mots échappés du texte. Ça produit du Symbolique et du Nom-du-Père qui vont accrocher l'Imaginaire et le Réel. Il y a dans le signifiant quelque chose de la griffe et qu'on entend dans le *Begriff* allemand, la prise en concept. Le concept saisit, serre comme une

¹³ *Ibidem*, séance du 8 avril 1975.

¹⁴ J.-G. Godin, « Accroches. Les petites pattes antidérapantes du rêve », *Carnets de l'EpSF*, n° 82/83, novembre-décembre 2011, pp. 15 à 19.

main, et c'est quelque chose de cet ordre qui pour cette patiente fonctionne avec et par les signifiants apportés et dits dans les rêves, et qui impose cette idée d'accrochage, de ré-arrimage du Symbolique et de l'Imaginaire. Là où l'Imaginaire, le corps, le délire débordaient, les rêves proposent un cadre et donnent une stabilité à l'ensemble. Cela n'est pas non plus sans s'associer à la figure de la tresse : où chacun des brins de corde passerait l'un sur l'autre et s'accrocherait l'un à l'autre par frottement.

Dans son *Abrégé de psychanalyse*, Freud compare délire et rêve dans la névrose et la psychose et évoque un cas de paranoïa parmi les moins tapageurs, selon son expression :

Je me rappelle un cas de paranoïa chronique, au cours de laquelle, après chaque accès de jalousie, un rêve fournissait à l'analyste un exposé correct, nullement entaché de délire, de l'incident. Un intéressant contraste était ainsi mis en lumière, car tandis que les rêves du névrosé nous révèlent habituellement une jalousie dont il n'a pas conscience à l'état de veille, voici que, chez un psychosé, le délire de l'état de veille est corrigé par un rêve¹⁵.

Puis plus loin Freud notera à propos de cette guérison apparente : « En réalité, les idées délirantes n'ont fait que réintégrer l'inconscient¹⁶. » Et c'est bien ce que je veux souligner, ce mouvement de sortie et de retour de signifiants désarrimés.

Freud oppose deux fonctions du rêve selon le type clinique, névrose ou psychose : dévoiler, corriger. La névrose révélerait quelque chose de caché, dans la psychose le rêve peut aussi rectifier. Il fait revenir dans le symbolique un signifiant exclu. Lacan a très souvent insisté sur ce mouvement de réparation dans le réel d'un signifiant exclu. Le rêve repris dans la cure a cet effet de faire revenir dans le Symbolique le signifiant dénoué dans le réel, et sans nul doute aussi de faire cesser la mise en continuité du rond du Réel avec celui du corps, de l'Imaginaire, de redonner force « à ce qui retient les corps invisiblement¹⁷ ».

Les moments de trop de corps, où le corps va au-delà des limites de la peau, nous disent que les signifiants débordent aussi dans le délire, ne sont plus tenus par un « quatrième », Nom-du-Père. C'est la reprise dans les rêves qui va renouer S.I.R., et ainsi reprendra le travail d'écriture

¹⁵ S. Freud, « L'appareil psychique et le monde extérieur », *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1949, p. 78.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 86, séance du 10 avril 1973.

réparateur — sinthomatique — qui donnera au corps une place moins écrasante. Nous sommes dans le registre des suppléances au Nom-du-Père. Faut-il, nous dit Lacan, « cette fonction supplémentaire d'un tore de plus, celui dont la consistance serait à référer à la fonction dite du père¹⁸ » ?

Trop de corps, mais pas assez de corps ou absence... avec la présentation à Sainte-Anne d'une jeune-femme. Ici c'est un autre rapport au nœud borroméen, c'est une figure singulière du rapport à l'imaginaire, de la prévalence de l'Imaginaire. Tout semble glisser dans son discours. Les paroles s'accrochent sur le mode du calembour. Lacan conclura cette présentation en focalisant sur le rapport au corps dont il fait le symptôme central : « C'est bien difficile de penser les limites de la maladie mentale. Elle n'a pas la moindre idée du corps qu'elle a à mettre dans cette robe. C'est le point central, il n'y a personne pour habiter le vêtement. Elle est ce torchon, elle illustre ce que j'appelle le semblant. Elle n'a de rapports existants qu'avec des vêtements¹⁹ », pas avec des corps. « Votre réel gilet ? » dira Lacan à un moment donné dans la présentation, avec cette forme précise, un peu bizarre, plus ou moins inspirée, imposée par l'allure de la discussion, accentuant le caractère réel du vêtement.

Elle n'a pas d'idée du corps. Ici se manifeste un « imaginaire » différent de celui que Lacan élabore dans le même temps pour ce qu'il a appelé l'ego de Joyce, où, dit-il, « l'idée de soi comme corps a un poids. C'est précisément ce que l'on appelle l'ego²⁰. » Cette femme, elle, si l'on suit Lacan, est sans ego, sans corps. C'est « un torchon, un semblant ». « Il n'y a pas une seule personne de l'entourage social qui soit arrivé à cristalliser, à lui faire de l'effet. » À un moment Lacan l'interpelle ainsi : « Mon petit chou ! Dites-moi, mon petit chou. » « *Mon petit chou* », dit-elle : c'est agréable en somme, mais c'est surprenant. Cette interpellation fait événement (coupure) dans l'entretien. « *Mon petit chou*, vous ne m'avez pas dit salope ou putain. Je rigole un peu fort mais c'est un fait exprès, ma réaction à *mon petit chou* », dit-elle en répondant à Lacan.

« Ce serait rassurant », poursuit Lacan dans son commentaire, « que ce soit une maladie mentale typique. Ce serait plutôt mieux que quelqu'un puisse habiter le vêtement. Tout glisse sur elle. C'est comme le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel », continue Lacan sans préciser

¹⁸ J. Lacan, *R.S.I., op. cit.*, séance du 11 février 1975.

¹⁹ Notes prises lors de la présentation de malade du 16 avril 1976.

²⁰ J. Lacan, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 150, séance du 11 mai 1976.

comment ils sont articulés. Ça glisse, ça ne lui fait pas d'effet. Il n'y a pas de marquage, pas de serrage, pas d'accroche. Ils se continuent (sans cesse) l'un dans l'autre.

« Ce n'est pas typique », dit Lacan, « mais c'est la maladie mentale par excellence, l'excellence dans la maladie mentale. Ce n'est pas une sérieuse maladie mentale repérable. Ce n'est pas une de ces formes qui se retrouvent. » Dans cet essai d'élaborer et de caractériser ce cas, Lacan utilise amplement les formes négatives. La figure produite est une figure floue, informe, sans corps, « torchonnée ». Elle va faire nombre de « ces fous normaux qui constituent notre ambiance », continue Lacan.

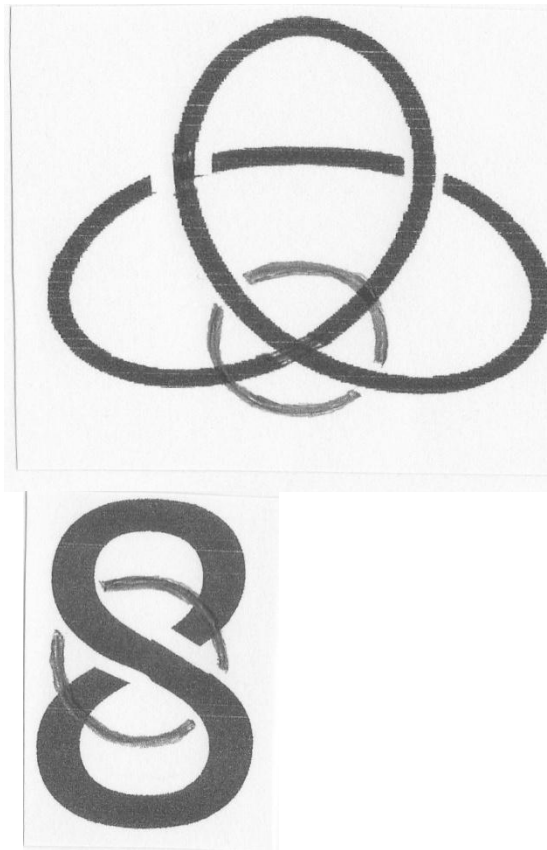
Une des choses qui pourrait faire exemple d'un arrêt du glissement, c'est un voyage qu'elle fit à Caen. « J'ai trouvé un camion sur lequel était marqué Caen. J'ai dit je vais aller à Caen. » Là, résume Lacan, elle raconte des choses, qu'elle était persécutée, qu'on avait pris son gilet. « Votre réel gilet ? » questionne Lacan. Ses griefs n'étaient pas sérieux. « Tout ce qu'elle a dit était absolument sans poids », remarque Lacan pour conclure l'entretien. Rien ne fait événement. Et pas même le fait qu'elle ait reçu récemment la photo de son fils. « Ça a été anodin. » Elle est identifiée à un habit. « J'étais la personne temporaire qui remplace une autre. » « J'aimerais vivre suspendue comme une robe suspendue. J'aimerais vivre comme un habit, choisir l'habit auquel je pense. Moi je représente le petit corsage qu'on repasse. » Et si on lui vole son gilet — ce réel gilet — on lui prend son identité. « Je l'ai reconnu sur une fille, elle me prenait mon identité. »

La suspension de l'Imaginaire, ce flottement, qui fait le sans-corps, fait aussi l'absence de sens et l'absence d'événements. Il y a de la parole mais pas de dire. Et ce serait cela le symptôme, ce glissement sans marque, cette absence de serrage, opposés à ce que pourrait produire un sinthome qui accrocherait l'Imaginaire et remettrait du corps dans le vêtement. Quel type de lien proposer entre le S., le R. et l'I., sinon une continuité ? Qu'est-ce qui pourrait ramener l'accroche de l'Imaginaire ? Mais je vais m'arrêter quand même sur trois moments qui pourraient, comme on dit, faire sens.

Son voyage à Caen : le signifiant lui fait signe. Mais en somme il est aussi impératif, invitatif : « J'ai trouvé un gros camion sur lequel était marqué Caen. J'ai dit je vais aller à Caen. »

Le « petit chou » de Lacan : ça fait coupure, c'est un événement, momentané, bref, ça coupe dans la parole de cette jeune femme : « *Mon petit chou*, vous ne m'avez pas dit salope ou putain. » Mais il faut cependant noter que ça ne modifie pas la suite de son discours.

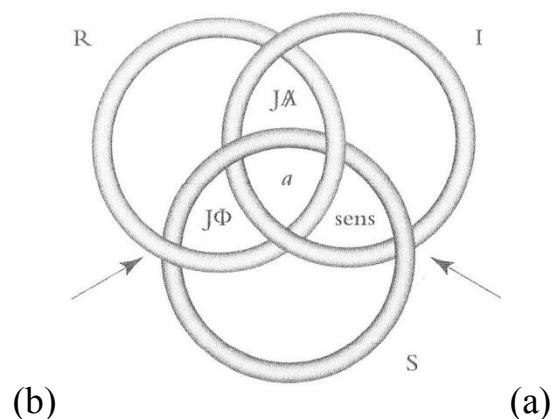
L'intervention de Lacan - mais aussi le camion, Caen - produit une sorte de pincement. Un rond où R.S.I. se continuent l'un dans l'autre serait comme pincé, permettant cette non-continuité, quelque chose comme un arrêt, cet écart S. / I.



L'intervention de Lacan : « votre réel gilet ». Je l'ai longtemps prise comme non intentionnelle ou induite. Et puis voulue ou non, cela revient au même. Lacan insiste justement sur le réel qui la fait sans corps, ou identifiée à l'habit, comme un porte-manteau. Qu'est-ce qui est réel ? Le gilet ? Mais il n'est pas ici comme désignant un des oripeaux habillant le corps qu'elle n'aurait pas, plus réel que le corps. Il insiste sur ce réel : qu'elle n'a pas de corps.

Pour terminer, je voudrais juxtaposer courtement deux passages du séminaire.

Le premier se trouve dans *Le Sinthome*²¹. L'analyse, nous dit Lacan, c'est « la réponse à une énigme, et une réponse [...] tout à fait spécialement conne ». On est ici dans le nœud borroméen à trois : « [...] il faut bien que nous fassions quelque part la suture entre ce symbolique [...] et cet imaginaire [...]. C'est une épissure de l'imaginaire et du savoir inconscient. Tout ça pour obtenir un sens [...] ». Mais « Quand nous faisons cette épissure [c'est-à-dire cet assemblage, ce raccord] nous en faisons du même coup une autre, précisément entre ce qui est symbolique et le réel », c'est-à-dire à l'endroit où le Réel apparaît comme écrit, écriture. Comment ce Réel apparaîtrait-il, s'il ne s'écrivait pas ? « [...] nous apprenons à l'analysant [...] à faire épissure [un raccord] entre son sinthome et le réel parasite de la jouissance », pour rendre cette jouissance possible.



Le « du même coup » — qui demanderait qu'on l'interroge — fait correspondre le point (a) et le point (b). C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Le rêve, le lapsus, le trait d'esprit, l'équivoque, sont des modes d'apparition du réel, articulés à l'écriture et définis par le lisible.

« L'analysant parle, il fait de la poésie, l'analyste tranche, ce qu'il dit est coupure²². » L'issue de ce travail de parole et de coupure et de suture donnera, nous dit Lacan dans *L'insu*, une certaine figure, une certaine position du nœud borroméen, une conformation particulière du nœud borroméen qu'il présente. Ce travail a pour effet de faire passer à

²¹ J. Lacan, *Le Sinthome*, op. cit., p. 72-73, séance du 13 janvier 1976.

Les citations qui suivent réfèrent à ces deux pages. NDLR.

²² J. Lacan, *Le Moment de conclure*, op. cit., séance du 20 décembre 1977.

l'extérieur ce qui était à l'intérieur. Mais pas seulement : il unit aussi le conscient à l'inconscient.

Dans *L'insu*²³, Lacan rappelle et souligne que ce retournement n'est pas sans avoir à faire avec la psychanalyse, mais par ce retournement du Symbolique on obtiendra une « disposition complètement différente de ce que j'ai appelé le nœud borroméen, à savoir que le Symbolique enveloppera totalement [...] l'Imaginaire et le Réel », et il l'enveloppe par une bande de Moebius, une bande à une seule surface. Mais si nous comprenons ce possible enveloppement par le Symbolique, nous ne pouvons saisir pourquoi il se montre sous cette forme de bande de Moebius, sauf à nous rappeler que la bande de Moebius représente l'effet de la communication de l'inconscient et du conscient, l'union de l'inconscient et du conscient, la façon dont l'inconscient et le conscient sont unis dans le travail de l'analyse.

C'est bien en quoi l'usage de la coupure par rapport à ce qu'il en est du Symbolique [...] risque à la fin d'une psychanalyse de provoquer quelque chose qui se spécifierait d'une préférence donnée entre tout à l'inconscient [qui peut faire que] [...] ça s'arrange un peu mieux [...]. Mais c'est une structure tout de même d'une nature essentiellement différente de celle que j'ai qualifiée du nœud borroméen.

Le fait que l'Imaginaire et le Réel soient tout entiers inclus dans quelque chose issu de la pratique de la psychanalyse fait question : ce n'est pas la structure du nœud borroméen qui est posée ici comme terme idéal. « Le fait d'avoir franchi une psychanalyse est quelque chose qui marque un passage et qui ne saurait être en aucun cas ramené à l'état antérieur, sauf bien entendu (soulignons le bien entendu) à pratiquer une autre coupure, celle qui serait équivalente à une contre-psychanalyse. »

Cette autre coupure transformerait le caractère moebien du Symbolique en une bande simple. La deuxième coupure va représenter la séparation entre le conscient et l'inconscient qui se retrouvent sur deux surfaces, deux côtés distincts.

On notera cette apparition unique dans le séminaire de Lacan du terme de « contre-psychanalyse », non sans noter aussi l'utilisation

²³ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 14 décembre 1976, séminaire inédit.

Les citations qui suivent sont extraites de cette séance. NDLR.

singulière du terme « anti-inconscient²⁴ ». C'est-à-dire peut-être, comme Lacan le formule dans *Le moment de conclure*, cette deuxième coupure ce serait comme tourner en rond une deuxième fois, pour restaurer le nœud borroméen dans sa forme originale. C'est pourquoi Freud, dit-il, voulait que l'analyste fasse deux tranches.

²⁴ *Ibidem*, séance du 15 février 1977. « C'est pour n'avoir pas assez saisi, assez bien saisi le statut de l'anti-savoir, à savoir de l'anti-inconscient, autrement dit de ce pôle qu'est le conscient [...] »